

Comédie dramatique sur fond de glace

La guerre des tuques, texte et mise en scène de FABIEN CLOUTIER, présenté au MNBAQ du 7 févr. au 3 mars 2013

Alain-Martin Richard

Numéro 300, été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69433ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Richard, A.-M. (2013). Compte rendu de [Comédie dramatique sur fond de glace / *La guerre des tuques*, texte et mise en scène de FABIEN CLOUTIER, présenté au MNBAQ du 7 févr. au 3 mars 2013]. *Liberté*, (300), 48–48.

Comédie dramatique sur fond de glace

Remake d'un film pour enfants destiné aux adultes qu'ils sont devenus.

ALAIN-MARTIN RICHARD

ASSIS BIEN au chaud dans l'amphithéâtre du Musée national des beaux-arts de Québec, le public est interpellé par la vieille chienne Cléo, de l'autre côté du mur vitré, depuis le froid et la neige de la cour arrière de l'édifice. Le sympathique saint-bernard sera la narratrice de cette version théâtrale de *La guerre des tuques*, réécrite et mise en scène par l'auteur Fabien Cloutier. Dans un futur pas si lointain, mais déjà apoca-

lyptique – Baie-Comeau balayé par un tsunami, le rocher Percé emporté par la dernière tornade, terrorisme, assassinats ordinaires –, deux bandes rivales décident de se faire la guerre; si le butin n'est pas un incitatif suffisant, alors que ce soit au moins pour l'honneur. Soutenus par un texte extraordinaire, drôle et absurde, les deux clans s'affrontent lors d'une bataille rangée pour la possession d'un château fort fait de blocs de neige. Il y aura comme convenu des projectiles, des supercheries, des destructions massives et des pleurs. Les guerriers, pusillanimes ou téméraires, sont poussés dans cette guerre idiote par le général Luc, qui est un conquérant sans cause. S'il en invente une, c'est pour tromper le vide existentiel de ses troupes.

Les enfants du film d'André Melançon sont devenus des demi-vieux, presque sans âge, mais dans le monde déréglé où ils vivent, leur bêtise n'a d'égal que leur ennui. Dans un vocabulaire actualisé, reflet d'une nouvelle réalité sociale (les communautés ethniques sont présentes dans le décor), Sophie, Pierre, François-les-lunettes et les autres s'affrontent un peu malgré eux, poussés dans leurs retranchements par un vindicatif général autopromu qui veut la guerre à tout prix. Guy, le fou du village, et Cléo, pressentant tous deux la catastrophe et la mort, tentent désespérément de faire cesser les hostilités, de réconcilier les frères ennemis. C'est à travers le

regard de la chienne et l'opposition de Guy que le spectacle de la guerre est dénoncé. Cléo oppose à la folie un amour inconditionnel pour son maître Pierre, qui pourtant la délaisse au profit de son bébé qui prend désormais toute la place. Guy, dans son rôle d'illuminé qui traverse la nuit, s'oppose à la tuerie parce qu'il veut juguler la mort et l'éloigner de ce monde en furie. Ces deux personnages magnifiques seront évidemment broyés par la

guerre, même si, comme le dit la fameuse phrase : « La guerre, la guerre, c'est pas une raison... », où, avec subtilité, l'auteur laisse la fin résonner dans la tête des spectateurs qui la complètent spontanément à voix basse : « ... pour se faire mal ». Dans une scénographie articulée autour d'une butte centrale, où brûle un feu, et encadrée par deux échafaudages, l'un représentant le refuge d'un clan et le second le château, objet de toutes les convoitises, les deux groupes s'affrontent joliment à coups de balles de neige, d'épée de bois et de déclarations outrancières où l'on menace les autres de « faire de la sauce à spag' avec leurs bébés ». Ici se dévoilent les affres de l'humanité sur fond d'amitié et de désir, de rejet et d'animosité, d'intégration et de camaraderie... ici se déroule un jeu de guerre. Les ennemis ne savent plus trop pourquoi ils se battent, emportés par une logique de surenchère, de vengeance, d'honneur bafoué.

Quoique le nombre de comédiens soit ici réduit, les personnages sont les mêmes que dans le film original, sauf François-les-lunettes, devenu Vietnamien, mais tout aussi brillant et inventif que le François d'origine. Le synopsis est également identique. Mais là s'arrêtent les ressemblances. Le plaisir de cette version théâtrale est renouvelé par la subtilité des glissements sur plusieurs niveaux. Ainsi, la narration se déploie depuis la tête de Cléo,

aspirant à plus d'amour maintenant que l'enfant de Pierre l'a supplantée dans le cœur de son maître. Son discours souligne et amplifie l'absurdité de la guerre qu'elle combat à tout prix, trouvant en cela un allié dans le personnage de Guy. Comme dans le film, elle en mourra, mais sa mort ici apporte une dimension nouvelle et fait allusion aux pacificateurs des Nations Unies et aux autres victimes de l'aide humanitaire partout dans le monde. Cette mort ébranle tout ce petit peuple de guerriers intempestifs qui réalisent ainsi la portée de leur geste. En cela, la fin prend des allures de *happy end* si on la compare à l'actualité. Cette *Guerre des tuques* fait aussi ressortir la prédominance de l'esprit belliqueux sur la raison et le fait que, malgré les prétextes invoqués par certains pays pour attaquer leurs voisins, la guerre atteint souvent le point de non-retour et ne cessera que faute de belligérants. Le comique se tapit dans les échanges savoureux entre Luc et ses combattants, qui sont plutôt ignares et faciles à manipuler. Le texte de Fabien Cloutier démonte bien les stratégies du discours destinées à emberlificoter les futurs soldats : jouer sur l'honneur, la peur de passer pour un lâche, la valorisation de la bravoure, etc. Les jeux de guerre de l'enfance ne seraient finalement qu'une copie des jeux des grands, comme un modèle reproduit *ad nauseam*.

Cette Guerre des tuques fait ressortir la prédominance de l'esprit belliqueux sur la raison.

En donnant à ce conte une couleur actuelle, Cloutier relève avec brio un double défi. D'une part, il parvient à inscrire sa troupe de jeunes soldats dans une oralité propre à notre époque. D'autre part, il réussit le pari de transposer le film au théâtre par une concision et un détournement subtil de quelques situations originales tout en retenant l'essentiel du synopsis. Par cette lecture renouvelée, Fabien Cloutier confirme que le film culte de Melançon siège désormais au panthéon des classiques de la création québécoise. Comme toute allégorie qui fonctionne, celle-ci, par ses clins d'œil et sa lecture ironique du monde adulte, nous offre une distance critique et réjouissante vis-à-vis de l'absurdité de la guerre. **L**